

LA CROIX ET LA ROSE

Acqua Viva



Source Ecole Française



EDITION de l'OMNIBUS

Introduction

Théodose, petit fils homonyme du dernier maître de l'Empire, quand Occident et Orient ne faisaient qu'un, ne dut de passer à la postérité qu'au mur qui courrait Nord Sud, sur près de deux lieues, de la Corne d'Or à la mer de Marmara. Et c'est à son extrémité Sud que se trouvait la vieille forteresse de Yédi Kulé, l'ancien heptagyron, la prison aux sept tours qui datait de bien avant la prise de Constantinople par les Turcs de Mehmet le Grand. Fermée sur cinq cotés, dont l'un se confondait avec une portion de l'antique muraille, elle avait conservé les deux tours de l'ancienne porte d'Or, depuis longtemps condamnée. Sinistre d'aspect avec ses cinq tours grises surajoutées, elle était aussi réputée imprenable. Réputation qui lui avait valu, dans un premier temps, d'abriter le trésor du Sultan. C'est donc à propos que ce dernier avait jugé bon, depuis, d'en faire une prison capable de retenir toute personne pouvant valoir, elle aussi, son pesant d'or ou d'argent. Et pour celles là, aptes à s'acquitter d'une rançon, elle était aussi l'antichambre de la liberté. En conséquence, n'y étaient détenus que les prisonniers solvables, parfois accompagnés de serviteurs, mais qui souvent avaient à patienter de longues années avant que la rançon ne soit versée. Ainsi leurs conditions de détention dépendaient des subsides qu'ils pouvaient se procurer. Entre gages aux domestiques, nourriture, vêtements, propreté et gardiens qu'on devait... soudoyer, il fallait bien compter cinquante aspres par jour pour tenir son rang. En sorte que même les familles fortunées rechignaient à déboursier pareille somme pour un

malheureux parent captif, alors réduit à se satisfaire des vingt aspres* d'avance journalière qu'il pouvait espérer du sultan.

Jeudi 21 février

Parmi eux était un curieux personnage, à l'allure de patriarche biblique. Mais fallait-il parler de prisonnier ? Grand, maigre, la barbe et le cheveu abondants, mais blanchis par l'âge, il allait et venait à sa guise à l'intérieur de la forteresse. Nul, pas même le gardien, n'aurait su dire depuis quand, ni même pourquoi il était là. Toujours affable et prévenant envers ceux dans le besoin, à qui il ouvrait volontiers sa bourse et qui paraissait inépuisable. Sa cellule était située au dernier étage de l'une des deux tours de l'ancienne porte d'Or. Ce soir là la grille de sa prison, rarement fermée à clé, s'ouvrit dans un grincement métallique pour laisser pénétrer le gardien qui tenait à la main une lettre cachetée. Il la tendit avec respect au vieil homme qui s'en saisit, reconnut le cachet intact, une rose barrée d'une croix, et attendit pour lire que le cerbère se soit retiré. Alors seulement il brisa le sceau de cire et déplia la missive. Elle était écrite en latin, au « spéculum ». S'étant muni d'un miroir il alla déchiffrer dans son reflet, à la lueur d'une chandelle, l'invite pressante qui y était formulée : « *Cher frère. Ton concours à Constantinople a été grandement apprécié de tous. Mais c'est dans la cité de Paris, au royaume de France, que des événements graves se préparent qui requièrent ta présence avant l'été. Qui tu sais a reçu pour instruction d'assurer ta sortie et de t'acheminer en ladite place. Que Dieu te garde* ».

* soit le 1/6^{ème} du ducat vénitien qui valait 3,56 gr. d'or fin à 24 carats.

Pour toute signature, les initiales J.H.V. Sur la nature des événements redoutés, pas un mot. Un instant l'esprit du vieil homme s'envola vers ce royaume de France où régnait, aujourd'hui, Charles le neuvième. Il se remémorait son séjour à Paris, il y a très longtemps. A l'époque régnait un autre Charles, huitième du nom, si furieusement entiché d'Italie et du royaume de Naples qu'il avait fallu pas moins d'une coalition, conduite par Venise, sa patrie,

pour l'en chasser. Il revoyait la belle maison, rue des Escrivains, près de l'église saint Jacques. Y demeurait un monsieur Perrier auprès de qui il avait été recommandé. Ce monsieur Perrier, qui n'était ni adepte, ni même philosophe, avait succédé à son illustre oncle dans le commerce des livres et écritures. « Ainsi vous venez d'Italie ? C'est une longue route jusqu'à Paris ». « Oui messire, et elle est passée par Citeaux où je suis resté huit longues années auprès du bon moine Geoffroy de Leuvrier qui n'a pas manqué de me recommander à vous ». Le brave monsieur Perrier ne voyait pas qui était ce moine, mais la recommandation était impressionnante pour quelqu'un qui côtoyait journellement l'abbaye de Cluny. « Mais comment ce moine est-il au fait de ma modeste personne ? ». Le visiteur hésita une seconde, cherchant les mots qui ne risqueraient pas de froisser son hôte, objet nécessaire mais accessoire de sa visite. « C'est que vous tenez un commerce dont la réputation n'a pas échappé aux hommes de grand savoir, messire ! ». Un sourire de contentement éclaira le visage de l'hôte. « Tout le mérite en revient à mon défunt oncle qui me l'a laissé en héritage. Quant à moi, je me contente de poursuivre son œuvre du mieux que je peux ». Le visiteur n'eut pas de mal à en convenir. A ce moment la cloche de Saint Jacques sonna les quatre heures rappelant l'écrivain public à son devoir d'hospitalité. « Mais rentrez plutôt et venez vous réchauffer à l'âtre où nous poursuivrons la conversation ». L'étranger remercia d'un signe de la tête et pénétra dans la demeure cossue, pendant que son hôte rabattait les vantaux de son commerce. Dehors le froid était vif en ce mois de février et le visiteur n'était pas mécontent de se débarrasser de son lourd manteau de laine humide et d'aller se réchauffer au coin du feu qui brûlait dans la cuisine. Une servante leur servit un bol de soupe chaude puisé au chaudron suspendu. Chacun prit le temps de laisser le breuvage brûlant réchauffer les corps refroidis. « Je suis à la recherche d'un ouvrage que l'on m'a dit être en votre possession » reprit l'étranger en rompant le silence. « De quel ouvrage s'agit-il, messire, des dizaines sont en ma possession ? ». Le visiteur marqua un temps d'arrêt. « Un ouvrage qui vous est très personnel et dont je paierai un bon prix la copie que vous voudrez bien me délivrer ». Monsieur Perrier se garda d'interrompre son visiteur qui reprit, après un nouveau silence « il s'agit du livre des Laveures* annoté de la main de votre défunt oncle ». L'hôte sursauta devant la précision de la requête. Comment son visiteur pouvait-il être au courant de ce que très peu de gens, même dans son entourage proche, savaient ? Il pensa un moment nier posséder tel ouvrage. Mais la tranquille assurance de son visiteur et la noblesse qui s'en dégageait le rassurèrent. Il se leva de table et quitta la pièce sans un mot. Deux minutes plus tard il était de retour tenant dans la main un petit ouvrage relié en vélin noir, fermé par quatre lacets et portant sur sa couverture l'hiérogamme du Christ. « Le voici Messire » dit-il en le posant devant le visiteur. Le prisonnier se souvenait de l'émotion qui l'avait gagné alors qu'il pensait toucher au but.

* conservé à la Bibliothèque Nationale

Des années plus tard cet instant restait gravé dans sa mémoire comme s'il s'était produit la veille. Il ressentait encore le toucher des 126 feuillets qu'il avait tourné un à un, avec d'innombrables précautions. Il pouvait encore, de mémoire, relire l'écriture appliquée, de petites gothiques :

« Cy commence la vraye pratique de la noble science d'alkimie. Le désir désiré et le prix que nul ne peut prisé, de tous les philosophes composé et des livres de tous les anciens pris et tyrés, cy en somme avons abrégé afin qu'à toy, chier amy, apère estre très certain l'argument de vérité de la plus excellente partie de philosophie... ». Suivait son histoire : « Moi, écrivain, après le décès de mes parents je gagnai ma vie en notre art d'écriture, faisant des inventaires, dressant des comptes et arrêtant les dépenses des tuteurs des mineurs. Il me tomba entre les mains, pour la somme de deux florins, un livre fort vieux et beaucoup large. Il n'était point en papier ou en parchemin, comme sont les autres, mais seulement il était fait de déliées et

écorces (comme il me semblait) de tendre arbrisseaux. Sa couverture était de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures étranges et, quant à moi, je crois qu'elles pouvaient bien être des caractères grecs ou d'autre semblable langue ancienne. Tant y a que je ne savais pas les lire et que je sais bien qu'elles n'étaient points notes ou lettres latines ou gauloises car nous y entendons un peu. Quand au-dedans, ses feuilles d'écorce étaient gravées et d'une très grande industrie, écrites avec une pointe de fer en belles et très nettes lettres latines colorées. Il contenait trois fois sept feuillets, car ceux-ci étaient ainsi comptés au haut du feuillet, le septième desquels était toujours sans écriture au lieu de laquelle il y avait peint une verge et des serpents s'engloutissant ; au second septième une croix où un serpent était crucifié ; au dernier septième étaient peint des déserts au milieu desquels coulaient plusieurs belles fontaines, dont sortaient plusieurs serpents qui couraient par-ci et par-là. Au premier des feuillets il y avait écrit en lettres grosses capitales dorées : Abraham le juif, prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe à la gent des juifs par l'ire de Dieu dispersée aux Gaules, Salut D.I. Après cela il était rempli de grandes exécutions et malédictions avec ce mot, Maranatha, qui y était souvent répété contre toute personne qui jetait les yeux sur lui s'il n'était sacrificateur ou scribe...»

Samedi 23 février, dans la nuit

La porte de la cellule s'ouvrit pour la dernière fois sur le gardien. Le prisonnier, qui attendait, était prêt. Sans un mot le gardien se saisit du lourd baluchon qui contenait toute la fortune du vieil homme, pour l'essentiel des livres, le fit basculer sur l'épaule avant de faire signe à l'occupant de le suivre. Au fond du couloir desservant la cellule était une lourde poterne fermée à clé. Une fois déverrouillée ils accédèrent au large chemin de ronde qui courait tout le long de la muraille. Le gardien marchait devant, ployé sous la charge. C'était l'heure de la relève, aucun garde en vue. Ils prirent en direction de la mer. Le prisonnier suivait d'un pas alerte qui surprenait pour un homme de son âge. Entre les hauts créneaux il pouvait deviner, dans le clair obscur de la nuit, la campagne roumèle. A main gauche, de l'autre côté, était la masse confuse des toits de la ville endormie. Très vite le mur obliqua pour former un angle aigu à gauche. C'est là que commençait le rempart maritime. Ils longeaient maintenant la mer de Marmara dont le ressac, soixante pieds plus bas, faisait entendre sa respiration puissante et paisible. A peine une centaine de pas et ils arrivaient à la tour de marbre. Le gardien s'arrêta. Il venait

d'apercevoir la lumière blanchâtre d'un fanal au pied de la muraille. Il posa le baluchon au sol et émit un bref sifflement qui en appela un autre, en retour. « Nous y sommes » murmura-t-il à son compagnon. Alors il se défit du sac et le noua à une longue corde de chanvre qu'il portait en travers du buste. Puis il le fit descendre le long du mur. Il attendit le coup sec tiré sur la corde, signe qu'il pouvait la remonter. « C'est à vous maintenant ». Il passa le filin sous les aisselles du prisonnier puis vint le nouer sur la poitrine. « Mettez-vous face au mur pour vous en tenir éloigné avec les pieds et les mains ». Il parlait avec respect et attention. Avant de se laisser glisser le vieil homme sortit une bourse de son manteau et la remit au gardien, « pour l'amour d'Allah, continue de porter secours à ceux que tu trouveras dans le besoin ». Puis il disparut entre deux créneaux, suspendu dans le vide. Le gardien, pied calé contre le créneau, relâchait progressivement la corde en la faisant glisser, par à coups, dans son dos et par dessus l'épaule. Rapidement le prisonnier fut aux pieds de la muraille où des mains amies l'agrippèrent et l'entraînèrent vers une grève où attendait une embarcation. En quelques coups de rame elle se détacha du rivage pour gagner le large. Le comte de Trévigo se retourna une dernière fois pour regarder la vieille cité impériale endormie à l'abri de son enceinte millénaire. Devant lui la silhouette d'une fêlouque à l'ancre sortait peu à peu de l'ombre de la nuit. Elle allait l'emporter vers son nouveau destin.



Peinture de Canaletto

Arrivée au campo Santa Maria Formosa, où l'on célébrait chaque année les plus belles filles de Venise en l'honneur de la Vierge, la gondole vira à droite, puis traversa le rio di San Marino pour embouquer le rio dei Santi Apostoli. Ce rio débouchait de l'autre côté, sur la lagune, dans une zone marécageuse que les nobles « savi esecutori delle acque »* projetaient d'assainir pour y construire un quai.* En face de l'hospice des frères « Crociferi » était un petit appontement où la gondole accosta. « Nous y sommes Messer, voici la gondole de Gandolfo et Pallavicini ». Le comte remit le ducat promis et débarqua en le priant d'attendre. L'air empestait, résultat des nombreuses officines de tonneliers et tanneurs. Quand à l'hospice c'était un simple bâtiment à un étage, surmonté de quatre hautes cheminées qui rejetaient l'épaisse fumée des foyers destinés à chauffer les pièces. Le frère Crociferi qui vint lui ouvrir la porte le fit patienter pour aller se renseigner sur sa demande.

ISBN 978-2-9534904-3-5



Prix : 25 Euros